

PREMIÈRE EXPOSITION

Peu de lumière dans la salle où nous étions, seulement celle émanant des dalles de granites posées contre le mur. Sur elles, des corps sont projetés : l'un masculin, l'autre féminin. Ils sont nus, vieux aussi, s'affairant à éclairer chaque parcelle de leurs corps à l'aide de lampe de poche, doucement, méticuleusement, à la recherche d'une chose que je serais incapable de définir. Mon œil suit attentivement la surface éclairée, je m'attends à être surpris de ce qui pourrait se révéler. Que peuvent-ils bien chercher ?

Il m'arrive de faire le même type d'expérience sur mon corps, à l'occasion de douleur extrêmement vive à l'oreille. Ne pouvant rien y voir moi-même, je touche en espérant avoir une idée plus claire de ce qui se trame à l'intérieur de l'orifice. Quand, de cette manière, je recherche l'origine d'une douleur, je fais appel à la même habileté que celle requise dans l'acte sexuel : je tâtonne espérant trouver par là l'origine du mal/plaisir, sachant bien que je ne pourrais en tirer aucune science. Le corps échappe, moi, je n'ai pas les mots et quand le médecin me demande de lui en dire plus sur mon mal, je lui fais signe de regarder *À cet endroit-là, aïe*. Des fois présageant d'un retour de la douleur, je touche pour savoir, m'étonnant de ne rien constater, je n'arrête pas mon expérience, le toucher se fait si vigoureux que machinalement, après une journée de recherche effrénée, je trouve au bout de mon doigt la cause de ma douleur. Je me demande si je n'en retire pas une forme de plaisir : en la localisant peut-être, ai-je l'impression de mieux connaître mon corps, ou du moins que celui-ci est en accord avec l'idée que je m'en fais. Pour ce qui est de mon expérience, il est clair que je suis en quête d'une sensation que je finis toujours par trouver, car en venant à sa rencontre je la connais déjà. En vérité, s'il peut y en avoir une dans ce domaine là, je suis moins sûr de venir m'assurer d'une impression désagréable ou agréable que de la réalité d'un corps qui souvent m'échappe.

À son égard je me comporte comme un détective qui plusieurs mois après la clôture de son enquête, hanté par le regard innocent de celui qui fut condamné retournerait sur les lieux du crime pour être sûr de ne pas y avoir oublié une preuve qui l'innocenterait. Pour en revenir à ces deux corps, il me semble que mon expérience ne peut rien m'apprendre de leurs conduites.

Le cartel donne le titre de l'œuvre :

MAN SEARCHING FOR IMMORTALITY
WOMEN SEARCHING FOR ETERNITY¹.

Ce qui était sous-jacent dans l'appréhension de ma douleur était que souvent la recherche s'apparentait à la cause, ou du moins que les deux se confondaient, mais que je savais toujours ce que je venais trouver, d'ailleurs c'est moi qui décidais de mettre fin à l'investigation. Or, celui où celle qui est à la recherche de l'immortalité, ou de l'éternité, ne sait pas ce qu'il · elle doit s'attendre à trouver. Du moins, si je me plaçais dans la peau de ces protagonistes, je serais incapable de définir une forme, ou une sensation qui indiquerait que ce que je cherche s'éloigne ou se rapproche. De là ma surprise, en constatant que les personnages de la vidéo ont déjà délimité un espace d'investigation qui se limite à leurs corps. En effet, et si le sujet de leurs recherches était plus volatile ; un gaz qui ne se laisserait pas repérer par un faisceau lumineux, invisible à l'œil, peu remarquable à l'odorat ; quelque chose d'évanescant qui donnerait l'impression de se laisser prendre et qui, la seconde d'après, s'évanouirait à nouveau dans le commun ; toujours présent peut-être mais partout : nulle-part alors. Bien sûr la vidéo aurait un tout autre aspect : une absence totale de lumière, des corps lentement (On peut les imaginer : les mains tendues devant pour se prémunir de tout choc, traînant les pieds, le nez tendu en direction de la moindre odeur remarquable) se déplaceraient dans un espace invisible pour le spectateur. On les devinerait aux seuls sons de leurs pieds traînant sur le sol, du choc inévitable avec les obstacles présents dans l'espace des cris de douleur occasionnés par ceux-ci. Peut-être nos héros auraient-ils la parole et chaque fois que leur viendrait l'impression (impression,

¹ Man Searching for Immortality/Woman Searching for Eternity - Bill Viola, 2013, 18'54".

Video installation. Color High-Definition video diptych projected on large vertical slabs of black granite leaning on wall Performers: Luis Accinelli, Penelope Safranek, 227 x 128 x 5 cm each.

car dans l'obscurité totale ils seraient incapable de se localiser spatialement) qu'il n'y a plus rien à trouver dans l'endroit qu'ils avaient défini pour leurs investigations ils crieraient RIEN À SIGNALER comme des soldats. Ce serait absurde, du fait de l'obscurité, ne sachant pas leurs positions, ils seraient condamnés à errer toujours, les mains devants, les pieds traînant, dans les mêmes espaces. Voilà la condition d'éternité des personnages principaux de la vidéo que nous imaginons.

Or, dans la vidéo de Bill Viola, l'éternité recherchée est prise dans cette enveloppe qu'est le corps ; puis-je l'appeler enveloppe ? Cela reviendrait à dire qu'il y a plus que ce qui est dévoilé par l'image ; la femme et l'homme de la vidéo ne semblent être que surfaces. Ce n'est pas à l'aide d'outils médicaux onéreux qu'ils s'auscultent, pas à l'aide d'images médiatisées qu'ils se regardent, simplement l'œil attentif soutenu par la lumière crue de la lampe de poche. Surface mise en lumière, corps émetteurs de signe, chasseurs de sens la femme et l'homme comme extérieurs à eux-mêmes se contemplent ; voient dans chaque repli l'occasion d'une interprétation. Le corps se creuse, la peau lisse se craquelle, la mort est au travail et j'entends ce que je crois être des pleurs, pas dans la vidéo juste à côté de moi. Je vois ma mère qui m'accompagne tremblante, quelques larmes coulent sur ses joues, tout en continuant de regarder comme hypnotisée la vidéo qui tourne devant ses yeux elle me demande si on peut quitter la salle, elle ne se sent pas bien.

Je l'imagine, elle seule dans la salle de bain du grand appartement abandonné par les enfants, nue, assise sur le rebord de la baignoire faisant face au miroir. Regardant cette force obscure au travail, palpant chaque parcelle de cette peau trompeuse qui ne montre rien à sa surface, faisant un vrai travail d'archéologie pour détecter l'anomalie, l'excroissance qui dévoilerait la tumeur en train de naître. Ne pouvant supporter de la voir plus longtemps souffrir de cette vidéo je lui dis que c'en ai assez pour moi aussi : nous nous détournons des dalles de granite et reprenons notre chemin là où nous étions arrêtés laissant les deux corps

chercher infiniment l'éternité/l'immortalité, du moins jusqu'à la fin de l'exposition quand les vidéos projecteurs seront débranchés et les dalles de granites déplacées.

Dans une tentative de faire signe des quelques souvenirs amassés je ne peux m'empêcher d'épuiser celui-ci, de lui donner un sens très particulier. Cette exposition de Bill Viola² fut la première exposition visitée, et au moment même où je compris mon désir de faire ce qu'on peut appeler de l'art j'eus l'impression d'être mis en face d'une image puissante, pas celle de la mort elle-même mais celle de la peur de la voir venir en vieillissant – depuis je compte les jours, et je ne me rappelle plus d'une entrevue avec ma mère sans qu'elle me demande si je trouve qu'elle a vieilli. Je me sens alors comme ce spectateur désarmé par la vidéo qui tourne sur les dalles de granite, se mettant à son tour à la recherche d'une éternité introuvable.

Bill Viola : exposition, Grand Palais, 2014, commissaires de l'exposition : Kira Perov et Jérôme Neutres.